L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX: rue de Chartres, No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 27 AVRIL 1891. 64ème Année

Dufour & Dosnet.
Propriétaires-Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La, Second-Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 27 AVRIL 1891.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

VENTES DE CE JOUR.

Par le Shérif, à la Bourse des Encanteurs—Un hangar recouvert en fer, rue Julia, entre Magazine et Camp.

Belgique.

LES IDÉES DU GOUVERNEMENT SUR L'EXTENSION DU SUFFRAGE ET LE MODE DE RECRUTEMENT DU SÉNAT.

M. Beernaert, chef du Cabinet belge, a précisé, le 8 avril, en commission, les idées du gouvernement sur la revision constitutionnelle, c'est-à-dire sur l'extension du suffrage et le mode de recrutement du Sénat. Entre le conservatisme intransigeant du chef de la vieille Droite—M. Woeste—et le progressisme radical du chef de la jeune Gauche—M. Janson—le premier ministre des "indépendants" prend une position intermédiaire. Il est—lit-on dans le *Temps*—un de ces conservateurs nouveau style, nous allions dire nouveau jeu, qui prétendent sauver les principes traditionnels d'une goutte d'huile démocratique. L'obstination de M. Woeste, l'ancien inspirateur du parti, à ne voir aucun salut pour l'ordre politique et social en Belgique si les étroites limites de l'actuel pays légal sont élargies, semble à M. Beernaert aussi dangereuse que la revendication du suffrage universel par M. Janson, appuyé du plébiscite tumultuaire de la Belgique souterraine. Il croit que la maxime altière: "Il n'y aura pas de jour pour la démocratie," a fait 1848 et amené la chute d'un régime qui est le régime même de la Belgique. Il craint aussi qu'on n'en vienne trop tôt à dire: "La démocratie coule à pleins bords." Il consent à l'accession des petits aux affaires publiques; nous verrons tout à l'heure sous quelles conditions et dans quelles limites.

Quand M. Frère Orban, le leader de la vieille gauche libérale et doctrinaire, offre à M. Beernaert ce palliatif renouvelé d'Odilon Barrot: l'adjonction des capacités, le premier ministre sent bien que la Belgique de 1891 n'est pas absolument la France de 1848 et que la fédération des mineurs représente une autre race et d'autres bataillons que les convives des banquets réformistes. Le mouvement français de 1848 était, surtout, un mouvement idéaliste et bourgeois; le mouvement belge de 1891 est un mouvement démocratique qui vise à des buts très pratiques. La conquête du droit de suffrage n'est pas, pour la masse populaire, une consécration de la dignité humaine: c'est, avant tout, un outil en mains pour se faire une meilleure fortune, pour remonter un peu, des dessous noirs de la mine, au grand soleil et sous les rameaux verts des chênes.

Le chef du gouvernement belge a l'instinct de cette poussée. L'intérêt de M. Frère Orban pour le lettré de classe moyenne, le petit mandarin, auquel il voudrait voir étendre le droit de suffrage politique, en plus de l'électorat communal et provincial, est, pour M. Beernaert, le petit côté de la question. Ses préférences, comme celles des politiques de son école, vont bien moins aux diplômés qu'à ceux qui ont une parcelle du sol, une boutique, un petit établissement. En d'autres termes, il voit, surtout, dans la démocratie, l'élément conservateur. C'est la pensée qui a inspiré la communication ministérielle faite, hier, à la reprise des travaux parlementaires, dans la "section centrale" qui s'occupe de la révision.

M. Beernaert n'admet actuellement de revision constitutionnelle que si les différentes fractions de la Chambre apportent des propositions positives. On ne pourrait abroger un article de la Constitution sans être d'accord sur le principe qui doit le remplacer. "En procédant autrement on exposerait la revision à un échec certain; les électeurs éliraient des représentants antirevisionnistes, ne fût-ce que par terreur de l'inconnu."

Le gouvernement estime que la Belgique n'est pas préparée au suffrage universel et ne saurait passer, du nombre restreint des électeurs, 135,000 actuellement, à l'électorat universel. Le système le plus propre à satisfaire actuellement aux réclamations légitimes, a ses modèles en Angleterre et aux Pays-Bas. On pourrait, par exemple, inscrire sur les listes politiques les électeurs communaux, qui sont aujourd'hui plus de 400,000. De plus, on pourrait admettre au scrutin, comme en Angleterre, quiconque occupe une maison, partie de maison, logement ou terrain dont le revenu cadastral minimum serait à fixer. Ces nouveaux électeurs viendraient s'ajouter aux censitaires actuels et aux capacitaires, c'est-à-dire à tout porteur de diplômes universitaires. Sur la base d'une estimation cadastrale très modeste, il n'y aurait guère, prétend le ministre, "de logement ouvrier dont le principal occupant ne serait pas électeur."

Laissons de côté, pour l'instant, ce que dit la communication ministérielle de la nécessité de représentation des minorités, de la durée de domicile, de l'âge de vingt-cinq ans, qui seraient autant de conditions requises. Nous faisons remarquer seulement cette déclaration: "Il n'y aurait guère de logement ouvrier dont le principal occupant ne serait pas électeur." C'est là, aux yeux de M. Beernaert, la grande concession, mais ceux qui restent en garde contre le projet ministériel n'y voient guère qu'une apparence; disons le mot: un escamotage. La même question se présente dans tous les pays d'industrie: l'ouvrier d'industrie est par destination un nomade; comment peut-on lui imposer des conditions de durée de domicile? Et quelle peut être l'évaluation cadastrale d'un "garni"? A examiner la concession de près, on voit qu'elle retirera, dans l'application, ce qu'elle promet en théorie. Le projet de M. Beernaert est avant tout un projet conservateur; le "rural" y trouvera son compte, et aussi l'ouvrier bourgeois; le prolétaire restera, comme devant, hors la politique.

Voilà ce qu'objecte, d'avance, la Presse qui défend la démocratie ouvrière, le journal des hauts-fourneaux et de la mine. La première séance de la commission centrale ne laisse pas prévoir si cette politique, appuyée de la menace d'une grève générale toujours en réserve, a chance d'être écoutée.

Un agent de police se présente dans un théâtre où, devant vingt-cinq spectateurs somnolents, une demi-douzaine de comédiens représentent une pièce détestable.

—Avez-vous, dit-il au directeur, pris toutes les précautions pour pouvoir, en cas d'accident, faire sortir le public?

—Pardon, fait le directeur avec un coup d'œil navré sur la salle vide: indiquez-moi donc plutôt comment je dois m'y prendre pour le faire entrer!

Les nouvelles contradictoires qui ont circulé quelques jours avant la mort du prince Napoléon, remettent en mémoire le mot dit par un courtisan pendant l'agonie de Louis XIV:

—Les uns disent que le roi est mort, d'autres qu'il vit toujours. Moi, je ne crois ni les uns ni les autres.

Gageons que vous ignorez combien coûte, à Paris, l'entretien des paratonnerres.

Quarante mille francs! Pas un sou de plus, pas un sou de moins.

Il est vrai que, pour se garantir de la foudre, on peut bien se fendre de ça.

Au Jardin des Plantes:

—Toto—Dis père:

—Pourquoi que l'éléphant il a un nez si grand que ça, dis?

—Parce qu'étant petit il fourrait toujours ses pattes dedans, monsieur!

FEUILLETON.

MADAME —LA— CONNÉTABLE.

—PAR—

PAUL SAUNIÈRE.

PREMIÈRE PARTIE.

CADET DE FAMILLE.

(*Suite.*)

Probablement, car s'il se fût agi d'un homme, pourquoi sa compagne aurait-elle arrêté la main indiscrète du vicomte, repoussé les soins qu'il voulait lui prodiguer, insisté avec tant de vivacité pour qu'il se retirât?

Plus de doute! ces deux jeunes hommes étaient deux femmes! Comment Didier ne s'en était-il pas aperçu plus tôt? Il est vrai que l'obscurité avait singulièrement favorisé les deux cavaliers, mais, c'est égal, commettre une pareille erreur.... à son âge!.... c'était presque impardonnable.

Cependant il fut le premier à rire de sa naïveté, et, comme il avait achevé sa toilette, il redescendit dans la salle basse.

—Allons donc, monseigneur! dit maître Lagache, en le voyant paraître. Voilà plus d'une heure que votre souper vous attend!

—Vous avez raison, je suis un peu en retard aujourd'hui, dit le vicomte en souriant.

—Oh! aujourd'hui comme les autres jours, répliqua l'aubergiste.

—C'est vrai, mais vous avouerez que, cette fois, il n'y a pas de ma faute.

—Trou de l'air! Je le crois bien! Vous jeter à la mer à pareille heure, entre un navire et le quai, au risque de vous faire broyer.... C'est un miracle que vous en ayez réchappé, monseigneur!

—Laissez-moi donc tranquille avec vos miracles! et servez-moi bien vite, car, par hasard, j'ai ce soir un appétit d'enfer, dit le gentilhomme en haussant les épaules.

Il prit place devant la table qu'on lui avait préparée.

Ce fut l'aubergiste en personne qui le servit.

—Tiens! s'écria Didier surpris, Marthe n'est donc pas là!

Marthe était la servante du *Soleil d'Or*.

—Non, monseigneur. Depuis leur arrivée, les voyageurs que vous nous avez amenés l'ont accaparée, répondit Lagache.

—Ah! Et comment vont ils ces voyageurs? demanda le vicomte, en attaquant le premier plat.

—Très bien, monseigneur.

—Le docteur est venu?

—Oui, monseigneur.

—Est-il encore là?

—Non, monseigneur, il est parti.

—Depuis longtemps?

—Oh! non. Cinq minutes à peine.

—Et qu'a-t il dit?

—Rien, sinon que son malade se portait comme vous et moi, fit l'aubergiste. Or, cela doit être vrai, puisque son domestique est venu me commander à souper pour lui et son compagnon de route.

—Ah! tant mieux! s'écria Didier. J'aurais été désolé qu'il arrivât malheur à ce pauvre enfant.

Pendant ce court dialogue, il n'avait pas perdu un coup de dent.

De même, on le voit, il s'était bien gardé de faire part à maître Lagache des soupçons qu'il avait conçus. Si les deux femmes tenaient à garder l'incognito, ce n'était pas à lui, gentilhomme, de les trahir.

Il continua donc à souper de même appétit et, quand il eut achevé son repas, il alla tranquillement s'asseoir sur un banc, à la porte de l'hôtellerie, pour respirer l'air frais du soir.

A quelques pas de lui s'étendait le petit port de La Ciotat et, sur le bleu foncé du ciel, à présent resplendissant d'étoiles, se profilait l'élégante et haute mâture du brigantin, que balançait imperceptiblement la vague indolente.

Si indifférent qu'il fût aux événements de la soirée, si indirecte que fût la part qu'il y avait prise, la vue de ce navire les lui rappelait encore.

Quelles pouvaient être ces deux femmes? Pourquoi ce déguisement dont elles s'étaient affublées? D'où venaient-elles? Où allaient elles?

Malgré lui, cette rencontre bizarre excitait sa curiosité, sans qu'il fût disposé cependant à tenter la moindre démarche pour la satisfaire.

Rien n'eût été plus naturel, en effet, après le sauvetage qu'il avait accompli, que de s'informer de leur santé auprès des prétendus gentilshommes. Il ne l'avait pas fait, d'abord parce qu'il lui répugnait de paraître mendier un remerciment, ensuite parce que, dans l'état d'esprit où il se trouvait, rien ne pouvait guère le toucher de ce qui concernait les affaires d'autrui.

Ses propres intérêts le préoccupaient bien autrement que ceux des deux aventurières que le hasard venait de jeter sur sa route.

Ses longues rêveries en rase campagne, ses stations interminables au bord de la mer, l'expression de mélancolie dont sa figure était empreinte, disait assez que ce n'était pas pour son plaisir que le vicomte était venu à La Ciotat.

Non ce n'était pas pour faire les délices de cette petite ville qu'un gentilhomme aussi jeune et aussi bien tourné se résignait à camper dans une des chambres mesquines du *Soleil d'Or*.

Maître Lagache, lui-même, ne s'était pas fait illusion à cet égard, quand il répétait à qui voulait l'entendre que ce beau rêveur devait avoir quelque gros chagrin sur le cœur.

Evidemment, c'était à la suite d'une querelle ou d'un désespoir d'amour que ce superbe cavalier était venu échouer à La Ciotat.

L'aubergiste pouvait bien avoir raison, car, pendant deux heures encore, Didier continua à rêvasser au grand air, contemplant le port, la mer, les étoiles, mais assurément transporté par la pensée dans un tout autre pays que celui dont il semblait admirer les magnificences.

Il fallut, pour l'arracher à sa rêverie, que maître Lagache vînt lui annoncer, le bonnet à la main, qu'il se faisait tard et qu'on était en train de fermer les volets de l'hôtellerie.

Le jeune gentilhomme se leva, visiblement contrarié d'avoir été dérangé, mais ne fit aucune observation et regagna sa chambre de ce pas lent, et pour ainsi dire ennuyé, qui caractérise l'indifférence et la lassitude.

Après avoir franchi l'escalier du premier étage, il allait pénétrer dans sa chambre, lorsque Marthe sortit d'une pièce voisine, tenant une bougie à la main.

—Attendez, monseigneur, dit-elle précipitamment, je n'ai pas encore fait votre couverture.

—Comment! à pareille heure! se récria Didier. Eh bien! dépêchez-vous.

En même temps, il entra dans sa chambre, où Marthe le suivit pour l'éclairer.

—Au fait, c'est vrai, fit le jeune cavalier, en s'asseyant dans le fauteuil monumental dont on lui avait fait les honneurs, je ne vous ai pas vue de la soirée.

—Non, dit mystérieusement la servante. Je suis restée tout le temps auprès de ces nouveaux voyageurs que vous nous avez amenés..... vous savez bien?

—Quoi! mademoiselle, vous avez passé trois heures en compagnie de ces deux jeunes gens! gourmanda Didier avec une sévérité railleuse. Je vous fais mon compliment.

Marthe haussa légèrement les épaules—ce qui n'était pas très respectueux.

—Ah! c'est juste, répondit-elle plus mystérieusement encore. Vous ne savez pas....

—Quoi donc?

—Ces deux voyageurs....

—Eh bien?...

—Ne sont pas des jeunes gens....

—Qui sont-ils donc?

La servante promena autour d'elle un regard craintif, comme pour s'assurer qu'ils étaient bien seuls.

—Ce sont des femmes, dit-elle enfin, si bas que le gentilhomme l'entendit à peine.

—Ah bah! fit-il sur le même ton avec un étonnement parfaitement joué. Vous en êtes sûre?

—Parbleu! répliqua-t-elle, puisque c'est moi qui ai déshabillé celle que vous avez sauvée, qui l'ai mise au lit, qui l'ai soignée en attendant l'arrivée du médecin.

—Mais l'autre? Celle qui m'a mis à la porte au moment où j'allais déboutonner le pourpoint de son camarade.

—C'est une femme aussi.

—Bien, mais que faisait-elle, pendant que tu prodiguais tes soins à son amie?

—Elle m'aidait de son mieux, monseigneur, mais avec une maladresse.... On voit bien que ces dames-là n'ont pas l'habitude de se servir elles-mêmes.... Ça n'a pas plus de force qu'un puceron.... et puis des mains blanches et délicates à peine capables de tenir une paire de ciseaux....

—Tu crois donc que ce sont de grandes dames? demanda Didier avec une surprise réelle, cette fois.

—J'en donnerais ma tête à couper, monseigneur.

—Mais quelles particularités te le font supposer?

—Attendez, fit Marthe, que déroutaient toutes ces questions. Si vous avez le temps, je vais vous raconter tout ce que j'ai vu.

—J'ai le temps, mais si ces dames veulent se faire passer pour des cavaliers, peut-être ne seraient-elles pas enchantées d'apprendre que tu m'as révélé leur secret....

—Oh! elles n'en font plus mystère, monseigneur, puisque je les ai aidées à endosser les vêtements de femme qu'elles ont apportés et dont elles sont maintenant habillées.

—Alors parle, ma fille. Je t'écoute.

—Je vous disais donc, monseigneur, que j'avais mis au lit la pauvre évanouie, tout étonnée de trouver une femme, là où je m'attendais à rencontrer un garçon.

"La malheureuse ne donnait pas signe de vie. Alors avec le vinaigre et le morceau de laine que j'avais apportés, je me suis mise à la frictionner si fort que sa petite peau blanche en est devenue toute rouge.

"Pendant ce temps, son amie m'encourageait, se penchant sur elle.

"—Marie! ma sœur! murmurait-elle d'une voix tremblante. Reviens à toi, je t'en supplie!

"Elle lui prenait les mains et les serrait dans les siennes, tandis que deux grosses larmes tremblaient à ses longs cils noirs....

—Ah! ce sont deux sœurs? interrompit Didier.

—Il faut le croire, monseigneur, car il y a entre elles une ressemblance frappante.

"Je vous disais donc, reprit Marthe, que je frictionnais de toutes mes forces la pauvre dame et qu'elle avait déjà ouvert les yeux quand le docteur est arrivé.

"Il s'est approché d'elle et lui a fait respirer des sels, en m'ordonnant de continuer mes frictions

"Cinq minutes après, elle a enfin repris connaissance. Il était temps, monseigneur! J'étais en eau, je n'en pouvais plus!

"Elle a promené autour d'elle un regard étonné en nous voyant, le médecin et moi, deux visages inconnus, penchés sur elle. Puis elle a fini par reconnaître sa sœur.

"—Hortense! c'est toi! s'est-elle écriée avec joie. Ah! Dieu soit loué!

"Alors elle s'est rappelé tout d'un coup l'accident dont elle a été victime.

"—Mais je suis tombée à l'eau! a-t elle dit. Qui donc m'en a retirée?

"—Un gentilhomme, qui demeure dans cette hôtellerie, a répondu sa sœur. C'est lui qui t'a sauvée, enlevée dans ses bras et transportée dans cette chambre.

"—Et il est toujours ici? a-t elle demandé.

"—Oui, madame, ai je répondu à mon tour.

"C'est M. le vicomte Didier de Marsan. Il est au *Soleil d'Or* depuis une huitaine de jours.

"—Il n'a pas dit quand il en partirait?

"—Il n'en a pas encore parlé, madame.

"—Bien, merci, ma fille, a-t elle dit.

"Puis se tournant vers le médecin:

"—Docteur, a-t-elle repris, je crois que je n'ai plus besoin de vos bons soins. Vous pouvez vous retirer.

"Sa sœur tira d'une bourse deux ou trois louis et les remit au médecin, qu'elle reconduisit jusqu'à la porte avec force remerciements.

"—Ah! dit joyeusement la ressuscitée, maintenant je vais me lever, et souper surtout, car je meurs de faim.

"Elle me donna l'ordre de commander leur repas et de revenir aussitôt pour l'habiller.

"Quand je remontai, elle était debout. Elle me fit ouvrir le coffre que son domestique avait déposé dans sa chambre. J'en retirai des vêtements magnifiques, des écrins, des bijoux de toute beauté, mais pas de linge, ou, du moins, juste assez pour en changer.

"J'en fus assez étonnée, car deux grandes dames voyageant ainsi sans garde-robe.... cela me semblait surprenant. Je me gardai bien d'en laisser rien voir et m'acquittai de mon mieux de mon office de camériste, quoique je n'y sois pas très habile.

"Pendant ce temps, sa sœur était passée dans la chambre voisine, d'où elle revint bientôt parée comme une châsse et si belle que j'avais peine à la reconnaître.

"Sur ces entrefaites, on apporta le souper. Ces dames me prièrent de rester auprès d'elles pour les servir, de sorte que je n'ai pas eu un instant à moi depuis qu'elles sont arrivées.

A ces mots, Marthe se dirigea vers la porte.

—Et pendant le souper, demanda Didier, n'ont-elles pas causé? Qu'ont-elles dit?

—Pas grand'chose, monseigneur. Tantôt elles paraissaient effrayées, tantôt elles riaient comme des folles.—Que dira le connétable! disait la plus âgée, qui est pourtant la plus jolie. Que pensera M. le duc? répliquait la plus jeune.

Quant à moi, je n'y comprenais rien, acheva Marthe, car je n'ai jamais vu de voyageuses semblables.

Et cette fois, après avoir souhaité bonne nuit au vicomte, elle s'en alla.

Didier était très intrigué.

Qui pouvaient bien être ces dames, couvertes de riches bijoux et de parures magnifiques? Que signifiaient ces titres de connétable et de duc, qu'elles avaient laissé échapper? Etait-ce donc de leurs maris qu'elles parlaient? Appartenaient elles réellement à d'aussi nobles familles? Mais alors que venaient-elles faire à La Ciotat?

II

QUELLES FEMMES ÉTAIENT LES DEUX CAVALIERS.

Tout autre que Didier se serait peut-être beaucoup préoccupé de tous ces points d'interrogation. Pour lui, il retomba au bout de quelque temps dans l'indolente apathie qui lui était familière. Enfin il se coucha et s'endormit.

Le lendemain matin, quand il se réveilla, les événements auxquels il avait pris part la veille se représentèrent à lui comme un songe. Peu à peu cependant, ils se précisèrent. Non, il n'avait pas rêvé. Cette aventure extraordinaire, dont il avait été involontairement le héros, était bien une réalité.

Et il avait beau se dire qu'il ne s'y intéressait d'aucune façon, il ne pouvait s'empêcher de penser aux singulières révélations que Marthe lui avait apportées. De grandes dames.... en semblable équipage.... C'était bien invraisemblable.

Le désœuvrement dans lequel il vivait depuis quelques jours, la sereine monotonie dans laquelle la petite ville était invariablement plongée laissaient à son imagination vagabonde tout le temps de s'égarer dans le champ des plus vastes conjectures.

Insensiblement une insurmontable curiosité lui venait de savoir à quels personnages il avait rendu cet insignifiant service.

Aussi, comme il ne se serait présenté à aucun prix chez ces étrangers pour les interroger, ce fut vers le port qu'il se dirigea dès qu'il fut habillé.

Il espérait trouver, auprès du capitaine du brigantin qui les avait amenées, le mot de l'énigme qu'il s'attachait à déchiffrer.

Sa déception fut grande, en arrivant sur la jetée, de ne plus apercevoir la mâture du petit navire! Il s'avança néanmoins jusqu'à l'endroit où le brigantin avait abordé, reconnut parfaitement la place vide qu'il occupait hier, mais le bateau avait disparu.

D'un regard il interrogea l'espace. Au loin, dans la direction de l'Est, il crut distinguer les voiles blanches du coquet bâtiment, que gonflait un beau vent du Nord, et qui l'emportait rapidement vers Toulon, vers Antibes, vers l'Italie peut-être.

Désappointé de son insuccès, dévoré d'un besoin d'activité, Didier s'en alla par la campagne, bravant les ardeurs d'un soleil splendide, qui dardait sur lui ses rayons incandescents.

Il atteignit ainsi la pointe extrême du petit golfe, au fond duquel La Ciotat s'est frileusement abritée, et jeta sur la mer un dernier regard.

Plus rien! Le brigantin avait continué sa route et s'était perdu dans les profondeurs de l'horizon.

Il s'assit à l'ombre d'un caroubier, dont le feuillage robuste lui prêta son abri. L'invincible mélancolie qui s'emparait de lui d'ordinaire l'avait de nouveau terrassé. Il resta là, immobile, anéanti, jusqu'à ce que son estomac lui rappelât que l'heure du dîner s'avançait.

Il reprit le chemin du port et rentra à l'hôtellerie.

Sur le pas de la porte, Marthe semblait guetter son arrivée.

—Monseigneur, lui dit-elle, ces dames m'ont chargée de vous demander si vous voulez leur faire l'honneur de dîner avec elles.

Didier, un peu surpris, hésita pendant un instant.

Au fait que risquait-il? N'était-ce pas le meilleur moyen de satisfaire sa curiosité? Pouvait-il trouver dans ce pays perdu une distraction plus agréable?

—Dites à ces dames que j'accepte et que je les remercie de l'honneur qu'elles daignent me faire.

—En ce cas, monseigneur, dans un quart d'heure vous serez servi, fit la servante.

Didier monta dans sa chambre pour y réparer le désordre de sa toilette. Ne fut-ce que pour le nom qu'il portait, il voulait figurer dignement à ce repas.

Quelques temps après, il se dirigea vers les chambres voisines de la sienne qu'occupaient les deux voyageuses.

Devant la porte se tenait le vieux domestique qui les accompagnait.

Il ouvrit cérémonieusement la porte et annonça:

"Monsieur le vicomte de Marsan!"

Les deux femmes qui étaient assises, se levèrent en l'apercevant, et ne purent dissimuler complètement la surprise que cette apparition leur causait.

Probablement elles s'imaginaient se trouver en face de quelque hobereau de province, accoutré de vêtements démodés, gauche et embarrassé, à l'allure commune, aux manières empruntées.

Au lieu de cela, elles voyaient un superbe cavalier, beau garçon dans toute l'acception du terme, bien à l'aise dans ses habits coupés au dernier goût du jour, plein de noblesse, de grâce, de distinction, qui, sans aucun embarras, s'inclinait respectueusement devant elles.

—Monsieur, dit l'aînée des deux femmes, permettez-moi tout d'abord de vous faire savoir en faveur de qui vous avez hier risqué votre vie. Je suis la connétable Colonna, et, ajouta-t elle, en désignant sa compagne, voici ma sœur Hortense, duchesse de La Meilleraie.

Didier fut abasourdi.

—Comment!...... balbutia-t-il avec un accent d'incrédulité qui frisait l'impertinence, les nièces du cardinal Mazarin!......

—Oui, monsieur, ne vous en déplaise, confessa Marie en souriant. Mais comment savez-vous?......

—Je connais, madame, tous les grands hommes de la France, répondit-il. Dès lors n'est-il permis d'ignorer la vie de Mazarin et de tous ceux qui l'ont approché, quand ces personnages ont joué tout récemment un rôle aussi important dans notre histoire?

Marie sourit gracieusement. Il ne lui déplaisait point d'avoir affaire à un lettré, qui tournait de façon si galante un compliment.

D'un geste avenant, elle lui désigna un siège et prit place, à côté d'Hortense, en face du jeune gentilhomme.

—Le fait est, reprit-elle sans transition, qu'il a dû vous paraître bien surprenant d'apprendre hier par la servante que nous étions des femmes, et que vous avez dû vous demander devant quelles coureuses d'aventures le hasard vous avait mis.

—Du tout, madame. Si j'ai feint devant Marthe un certain étonnement, c'est par pure courtoisie. J'étais déjà pertinemment certain que vous étiez femmes.

—Est-il possible! s'écria la connétable. A quoi donc l'aviez-vous deviné?

—D'abord au cri de frayeur qu'a poussé Mme la duchesse de la Meilleraie, quand vous êtes tombée dans la mer,—ensuite, ajouta le jeune gentilhomme avec un certain embarras....

—Achevez, monsieur, dit Marie, voyant qu'il n'osait pas aller plus loin.

—Vous me permettez de parler en toute franchise, demanda Didier.

—Je vous en prie, monsieur....

—Eh bien! madame, un homme ne tient pas pendant dix minutes le corps d'une femme telle que vous dans ses bras, sans s'apercevoir que des formes aussi parfaites ne sont pas celles d'un adolescent.

—C'est juste, fit la connétable, en rougissant légèrement.

—Voilà pourquoi, madame, par respect pour l'incognito que vous voulez garder, en débarquant ici sous des habits d'hommes, je n'ai pas voulu laisser voir à une servante d'auberge que votre secret n'en était plus un pour moi.

—Je vous en remercie, vicomte, mais, à présent que nous sommes en France, sous la protection du roi, ce secret n'en est plus un pour personne.

—Ah! fit Didier. Sa Majesté sait que vous êtes en France!

—Oui, Sa Majesté doit en être informée à l'heure qu'il est. Je lui ai écrit, quelques jours avant mon départ, pour lui annoncer que je serais très prochainement à Marseille, et je me plais à croire que le roi continuera sa bienveillance à une personne de mon rang, qu'il a honorée jadis de quelque amitié.

—C'est probable, en effet, dit le jeune gentilhomme, qui n'en paraissait pas très convaincu.—Mais alors, poursuivit-il, en détournant la conversation, vous arrivez d'Italie?

—De Gênes, oui, monsieur, que nous avons eu beaucoup de peine à atteindre. Enfin, nous avons pu fréter le brigantin qui nous a amenées. Seulement, comme nous ne voulions pas que personne eût vent des projets que nous avions formés, nous avons dû nous embarquer sans bagages, accompagnées de Giuseppo, l'unique serviteur à qui nous puissions nous fier.

—Le connétable ignore donc que vous êtes venue en France? interrogea Didier.

—Tout comme le duc de La Meilleraie ignore qu'Hortense m'a suivie. C'est un vrai roman que notre départ de Gênes, et sans votre courage, vicomte, il aurait déplorablement commencé.

—Combien de temps avez-vous donc mis pour venir de Gênes?

—Trois jours, monsieur! Je devrais dire trois siècles, car vous ne pouvez pas vous figurer combien nous étions mal logées à bord de ce brigantin et quelle pénible traversée nous avons accomplie!

"Figurez vous ensuite quelles transes perpétuelles étaient les nôtres! N'étions nous pas à la merci de ce capitaine et de ses cinq matelots? S'il leur avait plu de nous jeter à la mer pour nous dépouiller, quelle résistance aurions-nous pu opposer, nous et notre vieux domestique?

"Nous n'avions pas calculé tout cela, bien entendu. Ce fut seulement lors, qu'on hissa à bord le coffre que nous emportions, et qui renfermait tous nos bijoux, que nous comprîmes l'imprudence que nous avions commise. Il était trop tard pour la réparer.

"Nous nous trompions peut-être, mais nous nous étions imaginé que le capitaine et son équipage avaient jeté sur ce coffre des regards de convoitise. Or c'était toute notre fortune qu'il contenait.

"Aussi n'osions-nous pas sortir de notre cabine, craignant de laisser voir aux matelots le sexe auquel nous appartenions et de les enhardir par notre faiblesse.

"C'est Giuseppo qui, sous prétexte que nous étions indisposées, préparait, nous apportait nos repas, et nous informait du chemin que nous faisions.

"Comme il marchait lentement ce navire et que Marseille était donc loin!—Car c'est à Marseille que nous aurions dû nous rendre directement, si nous avions eu la patience d'aller jusqu'au bout; mais lorsque, hier, le vent nous a tout à fait abandonnés, lorsque nous avons su que nous étions à La Ciotat, c'est-à-dire à cinq lieues au plus de notre destination, nous avons reculé devant la perspective dont on nous menaçait de passer encore une nuit en mer et nous avons donné l'ordre au capitaine d'entrer dans le port.

"Précisément une légère brise s'est élevée et nous a permis d'aborder. Nous avons généreusement récompensé les braves gens dont nous avions eu si grand' peur et nous avons touché terre!

"Je n'ai pas besoin d'ajouter que mon accident d'hier n'a eu aucune suite. Je vous avouerai même que je suis tentée de le bénir, puisqu'il m'a procuré l'occasion de contracter amitié avec un gentilhomme aussi courageux et aussi accompli que vous paraissez l'être."

Didier rougit comme une demoiselle.

—Recevez donc, monsieur, mes plus chaleureux remerciements, acheva la connétable, et acceptez la main que je vous tends, comme gage de l'amitié sincère que j'ai pour vous.

A ces mots, elle tendit au jeune gentilhomme sa main parfumée, qu'il prit avec respect et effleura du bout des lèvres.

Au même instant parut le domestique.

—Madame la connétable est servie! dit-il aussi gravement que si le *Soleil d'Or* eût été le palais des Colonna.

—Veuillez nous suivre, monsieur, fit Marie, en prenant la main d'Hortense, qu'elle entraîna dans la chambre voisine.

On prit place devant une table fort proprement servie. Maître Lagache connaissant la qualité des personnages qu'il recevait, avait tenu à leur faire honneur et mis, comme on dit, "les petits plats dans les grands."

Le dîner était excellent, le vin d'autant plus vieux qu'on en buvait plus rarement d'aussi cher à La Ciotat. Cependant on causa peu. Les deux sœurs ne cessaient d'observer Didier, comme si elles voulaient s'assurer que la première impression ne les avait pas trompées.

Sans doute le résultat de ces observations lui fut favorable, car, dès que le repas fut terminé et le domestique congédié, les convives furent plus à l'aise et la conversation s'anima.

Marie mit à contribution le jeune gentilhomme et se renseigna sur tout ce qui s'était passé en France depuis qu'elle l'avait quittée. Non pas que les principaux événements de cette période lui fussent inconnus, mais elle ne les avait appris qu'imparfaitement en Italie, et elle n'avait pas pu en apprécier la véritable cause, ni la portée réelle.

Elle fut encore plus charmée que surprise de l'esprit et de la sûreté de jugement avec lesquels Didier lui exposa les grandes choses qu'avait accomplies déjà Louis XIV et lui fit entrevoir toutes celles que le nouveau roi tenait en réserve.

Sans doute Richelieu, par ses rigueurs inflexibles, et Mazarin, par son habileté, avaient puissamment contribué à affermir l'autorité royale, mais il fallait reconnaître aussi qu'en l'état où Sa Majesté était montée sur le trône, bien peu d'hommes auraient été capables de prendre d'une main aussi ferme les rênes du gouvernement.

—Mais pour savoir tant de choses à votre âge, et pour en déduire si clairement les conséquences, fit observer Marie, vous les avez donc vues de près, vous êtes donc allé à Paris?

—Non, madame, mais j'ai eu beaucoup de loisirs et, comme je hais l'oisiveté, j'ai beaucoup lu. J'ai recherché surtout la société des hommes qui, de près ou de loin, ont tenu à la cour un certain rang.

—Quel pays habitez vous donc?

—Le Dauphiné, madame.

—Et vous ne l'avez jamais quitté?

—Jamais, non, madame.

—Permettez-moi, vicomte, de vous exprimer mon admiration, fit la connétable. Les hommes de votre trempe sont trop rares pour qu'on ne s'estime pas heureux de les rencontrer. Aussi suis je très étonnée que vous n'ayez jamais eu le désir d'aller à Paris.

—Oh! pardon, madame. Ce désir je l'ai eu souvent et pendant plusieurs années, mais je n'étais pas, à cette époque, en situation de le satisfaire.

—Comment cela?

—Je suis cadet de famille, madame, et mon père n'avait pas encore jugé à propos de me constituer le douaire qu'il m'a récemment accordé.

—Et maintenant que vous le possédez, pourquoi ne réalisez-vous pas votre désir? Quelque chose vous retient donc en Dauphiné?

—Plus rien, non, madame.

—Alors comment se fait il qu'ayant quitté votre pays, vous vous trouviez dans un trou tel que celui ci, tournant précisément le dos à ce Paris, où vous brûliez de vous rendre auparavant?

—C'est que de graves dissentiments se sont élevés entre mon père, mon frère aîné et moi, madame, répondit Didier. La vie commune n'étant plus tenable pour nous dans de pareilles conditions, j'ai dû quitter le château, errant au hasard, laissant à mon cheval le soin de me conduire....

Sa voix s'était altérée en prononçant ces paroles

—Vous avez donc ressenti de cette séparation une douleur bien profonde? demanda la connétable avec incrédulité.

—La plus cruelle que j'aie jamais éprouvée de ma vie, madame.

—Quoi! pour quitter votre père et votre frère! Alors que, vous venez d'en convenir, vous y étiez préparé depuis si longtemps. Cela n'est guère vraisemblable. Il doit y avoir autre chose là-dessous, vicomte.... quelque grosse question d'amour, peut être....

Et comme le jeune gentilhomme protestait d'un geste:

—Oh! reprit elle, je ne vous demande pas votre secret, monsieur, dit la jeune femme en souriant, mais j'ai de la vie, moi aussi, assez d'expérience pour juger que quitter ses parents ne cause jamais une douleur si grande qu'on en perde la tête au point de prendre le chemin de La Ciotat au lieu du chemin de Paris. N'en parlons donc plus. Est il seulement indiscret de vous demander combien il y a de jours que vous êtes parti?

—Un mois environ, madame.

—Eh bien! depuis un mois vous avez eu le temps de réfléchir, sinon de vous consoler. Avez vous l'intention de rester indéfiniment au *Soleil d'Or*?

—Non, madame. Je comptais m'en aller très prochainement.

—Où? insista la connétable.

—Nulle part, répondit le gentilhomme avec lassitude.... pour visiter de nouveaux pays, tout simplement.

—De sorte qu'il vous importe peu de suivre une direction plutôt qu'une autre?....

—Oh! rien ne m'est plus indifférent, avoua Didier.

—En ce cas, pourquoi ne viendriez vous pas à Paris avec nous? proposa la connétable. La présence de ma sœur auprès de moi nous met à l'abri de tout soupçon fâcheux. Vous même, si vous aimez ailleurs, comme j'en ai la conviction, vous ne verrez en nous que deux amies, en compagnie desquelles mieux vaut se distraire, en voyageant, que vous abandonner seul aux tristes pensées qui vous assiègent. Nous serons votre distraction, vous serez notre défenseur. C'est, il me semble, une association loyale, à laquelle chacun de nous gagnera de son côté. Qu'en pensez vous?

—Je pense, madame, qu'une telle proposition est pour moi une grande honneur.... balbutia Didier, pris au dépourvu.

—Bien, mais l'acceptez vous?

—Mon Dieu! madame, je suis fort en peine de me prononcer sur le-champ. Votre demande me surprend si fort à l'improviste...... je m'attendais si peu....

—Bref, vous refusez, interrompit la jeune femme avec une impatience mal contenue.

—Je ne refuse pas, madame, mais si ce n'est pas faire injure à la confiance que vous voulez bien me témoigner, je vous demanderai la permission de me consulter....

—Qu'à cela ne tienne, vicomte, vous avez toute la journée pour vous décider. Vous pensez bien que je ne vais pas m'éterniser à La Ciotat. J'ai donc envoyé ce matin un exprès à Marseille, où je compte quelque amis, pour les prévenir de mon arrivée. J'ai fait également retenir une chaise et, demain matin, je me mets en route avec Hortense. Si cela vous convient, trouvez-vous à cheval, à huit heures, dans la cour de l'hôtellerie et nous partirons ensemble.

A ces mots, elle se leva.

Didier s'empressa de l'imiter.

—Quoi que vous ayez résolu, monsieur, dit-elle, croyez que nous vous aurons une reconnaissance éternelle du courageux désintéressement avec lequel vous avez bravé la mort pour me sauver.

Toutes deux firent au jeune cavalier une gracieuse révérence. A son tour il s'inclina profondément devant elles et prit congé.

Il sortit de l'auberge, encore tout stupéfié de ce qu'il venait d'entendre. Décidément l'aventure tournait au sérieux.

Il était évident, en effet, que les deux duchesses, puisqu'elles étaient parties sans bagages, qu'elles avaient dû fréter un navire et endosser des habits d'hommes, s'étaient enfuies à l'insu de leurs maris. Or, c'étaient de puissants personnages que le duc Colonna et le duc de La Meilleraie!

Très probablement, s'ils ne se mettaient pas eux-mêmes à la poursuite de leurs femmes, ils feraient agir pour les retrouver toutes les influences dont ils disposaient. Ce ne serait donc pas faire acte de prudence que de continuer avec elles la campagne qu'elles avaient entreprise.

D'un autre côté, Marie Mancini comptait se mettre sous la protection du roi, et certes s'il la lui accordait, rien ne prévaudrait contre elle.

Mais l'accorderait-il? Ce n'était pas sûr.

Cependant, il semblait impossible à Didier que Louis eût complètement oublié la tendresse qu'il avait témoignée jadis à la nièce de Mazarin.

Et puis, au fait, que lui importait? Que risquait-il à accepter l'amitié de deux femmes appartenant si notoirement à la plus haute aristocratie? Ne rien livrer au hasard, à vingt six ans! C'était trop sage. Il avait bien le temps d'agir avec prudence quand il serait vieux.

N'était-ce pas par une perspective séduisante, pour un cadet de famille qui n'avait rien à perdre, que de se compromettre en si galante compagnie? N'était-ce pas après tout un rôle enviable, chevaleresque même, que de protéger ces malheureuses, si les événements ne tournaient pas à leur gré?

D'ailleurs Didier en avait assez de la torpeur dans laquelle il était plongé. Pourquoi n'essaierait-il pas de réagir? S'il y avait réellement quelques dangers à courir, ne valait il pas mieux encore mourir d'une balle ou d'un coup d'épée que de mourir de consomption?

Oui, parbleu! Il accepterait. Quant à ce qui en résulterait.... il le verrait bien.

Il ne voulut pas attendre au lendemain pour en informer la connétable, ainsi qu'elle l'y avait autorisé. Sur-le-champ, il alla lui annoncer qu'il serait du voyage et prêt à l'heure indiquée.

—Voilà qui est pour le mieux, dit-elle joyeusement. Marché conclu et à demain!

Il la quitta fort intrigué, malgré la détermination qu'il avait prise, car il ignorait à quoi il s'était engagé, puisque Marie ne lui avait pas dit un mot des motifs qui lui avaient fait abandonner son mari pour venir en France.

Et, comme pour mieux connaître le terrain sur lequel il s'aventurait, il évoqua par le menu tous les événements qui se rattachaient à la famille dont était issue la connétable.

Le cardinal Mazarin avait cinq nièces: Laure Mancini, qui avait épousé le duc de Vendôme, avec lequel elle vivait, disait-on, en parfaite intelligence.

Olympe Mancini, qui s'était mariée au comte de Soissons et qui, prétendaient les mauvaises langues, avait été la maîtresse du roi—la même qui fut compromise plus tard dans le procès de la Voisin.

Marie Mancini, qui faillit devenir reine de France et épousa, le 12 avril 1661, le connétable Colonna.

Hortense Mancini, mariée au duc de La Meilleraie, dont nous reparlerons tout à l'heure.

Marie-Anne Mancini, née en 1649, mariée en 1662 à Godefroi de La Tour, duc de Bouillon, qui fut éprise du duc de Vendôme, fut accusée de s'être rendue chez la Voisin, pour se débarrasser de son mari, et fut exilée à Nérac.

Chacun sait que Catherine Deshaies, dite la Voisin, sage-femme, diseuse de bonne aventure, entremetteuse, etc., fut englobée dans l'affaire de la Brinvilliers, arrêtée, jetée à la Bastille, condamnée par la Chambre ardente et brûlée en place de Grève, le 22 juillet 1680, avec la Vigoureux, son frère, et deux prêtres nommés Guilbourg et Lesage.

Nous n'avons pas à nous occuper de ce drame lugubre, puisqu'il n'occupa l'attention publique que huit ans après le récit que nous avons commencé. De même, nous ne parlerons ni de Laure, ni d'Olympe, ni de Marie-Anne Mancini, qui ne jouèrent aucun rôle dans ces aventures.

Marie et Hortense Mancini sont les seules que nous mettrons en scène et dont il est impossible de ne pas retracer succinctement la vie.

Encore Hortense n'est elle pas une physionomie et n'est-elle guère que par sa naissance devenue un personnage historique.

Faible d'esprit et de caractère, elle ne tient sa place dans cette histoire qu'en raison du concours qu'elle prêta à sa sœur, ou plutôt de la complaisance intermittente avec laquelle elle partagea ses folies.

Son oncle, fort embarrassé de ses cinq nièces, alors qu'il n'avait pas un neveu, était désolé de n'avoir personne à qui transmettre le nom qu'il avait couronné d'une si brillante auréole.

Il finit par rencontrer un gentilhomme de bonne souche, qui, fort épris d'Hortense, et moyennant une magnifique dot que le cardinal lui versa en espèces trébuchantes, consentit à l'épouser et à ajouter au titre de duc qu'il portait le nom de Mazarin.

C'était M. de La Meilleraie.

Malheureusement Hortense n'aimait pas son mari. Quelque affection qu'il lui témoignât, quelle que fût la bonne volonté dont elle se montra animée pendant les premières années de son mariage, elle ne parvint pas à surmonter l'aversion qu'il lui inspirait.

C'était à la cour un bruit public, et dont on faisait gorge chaude, que l'empressement avec lequel le duc cherchait toutes les occasions de se rapprocher de sa femme et l'ingéniosité avec laquelle Hortense les évitait.

Il n'est donc pas étonnant que, lasse de cette lutte incessante, elle prit le parti de quitter son mari pour aller rejoindre sa sœur à Venise et se soustraire par la distance aux insupportables obsessions de M. de La Meilleraie.

Quant à Marie Mancini, celle qui, parmi les nièces de Mazarin, a joué le rôle le plus important, les biographes n'ont pu se mettre complètement d'accord sur certains détails de sa vie.

Il est avéré cependant qu'elle ne savait pas un mot de français, quand son oncle la fit venir en France, et qu'elle resta plus de huit mois à Aix avant de pouvoir paraître à la cour. Encore passa-t-elle dix huit mois au couvent de la Visitation du faubourg Saint-Jacques, sous la direction de Mme de Lamoignon, pour y perfectionner son éducation, très incomplète.

Elle n'en sortit que pour rejoindre la cour à La Fère, où son oncle désirait la rapprocher du grand maître de l'artillerie, Armand-Charles de La Porte, fils du maréchal de La Meilleraie—celui-là même qu'Hortense épousa plus tard.

Marie, nature indisciplinée et rebelle, en dépit des sévérités dont elle était l'objet de la part de sa mère et de son oncle, ne tarda pas à tenir sa place à la cour. "Si elle n'avait pas, à dix-sept "ans, la rayonnante beauté qu'on ad"mira plus tard en elle, dit M. Livet, "elle avait, aux yeux du roi, un don in"finiment plus précieux que sa beauté: "l'art de lui plaire."

Tout le monde sait l'influence qu'elle prit sur lui, la passion qu'elle lui inspira et qu'elle éprouva elle-même.

Quand survint la campagne de 1658, la prise de Dunkerque et la maladie du roi à Calais, Marie versa tant de larmes que, selon Mlle de Montpensier, chacun put juger en cette circonstance combien elle aimait passionnément le roi.

Peu de temps après, la reine-mère et le cardinal, ayant négocié le mariage du roi avec la princesse de Savoie, un voyage à Lyon fut décidé pour mettre en présence les futurs époux.

Ce fut alors que se développa la passion du roi pour Marie. Pendant la route, dont on fit à cheval la plus grande partie, le roi se tenait toujours à côté de Marie et s'entretenait avec elle le plus galamment du monde.

A chaque halte, c'est avec elle qu'il passait son temps. Enfin on arriva à Lyon, où l'on présenta la princesse au roi.

—N'êtes vous pas honteux, lui dit Marie, qu'on veuille vous donner une si laide femme?

Tout à coup l'Espagne ayant fait une démarche décisive, on renonce à l'alliance projetée pour en contracter une autre par delà les Pyrénées.

En attendant, Louis, devenu libre, ne quitte plus Marie Mancini. Après avoir suivi son carosse, en être devenu le cocher, il finit par y monter en plein Bellecour, sans que pourtant le moindre mot d'amour ait été prononcé.

On accuse naturellement le cardinal de se prêter à cette comédie. On le chansonne, on l'injurie, mais il semble démontré aujourd'hui qu'il repoussa dès la première heure toute idée de mariage entre sa nièce et le roi.

Mazarin était avant tout un homme politique, tout dévoué à la cause qu'il servait. Il l'a prouvé, et souvent avec un certain courage. Dans un temps où l'entourage même du jeune roi sacrifiait la patrie à ses intérêts, où Condé, lui-même, portait haut l'étendard de la révolte, Mazarin, Italien d'origine, mais Français de cœur, donna l'exemple du patriotisme le plus pur et le plus désintéressé.

D'ailleurs les faits sont là pour détruire la calomnie dont on a essayé de flétrir sa renommée.

Non seulement la reine-mère défendait son premier ministre de toute ambition coupable, mais encore elle assurait que, "par lui-même, par ce qu'il devait au roi, à elle et au royaume, il ne consentirait jamais à cet excès d'honneur, dont la pensée seule le rendait criminel devant Dieu et devant les hommes."

En outre, qui donc exila ses nièces à Brouage? Qui donc opposa aux larmes et aux supplications du roi la plus vigoureuse résistance, lorsque Louis, en se dirigeant vers le Midi, voulut se détourner de sa route pour aller les visiter? N'est-ce pas Mazarin? Ne fut-ce pas la reine-mère qui intervint en personne, pour arracher cette concession à la faiblesse du cardinal et obtenir de lui que Marie Mancini vînt saluer son fils au passage?

Ce fut à la suite de cette entrevue qu'elle laissa échapper ces paroles si connues: "Sire, vous êtes roi, je pars et vous pleurez!"

Et, en effet, le roi partit pour les Pyrénées. Et la pauvre Marie fut définitivement reléguée à Brouage, cruellement déçue dans ses espérances et dans son amour.

Quant à Mazarin, sentant que la présence de Marie en France était un danger, que la passion mal éteinte de Louis pouvait se rallumer d'un instant à l'autre, il n'avait qu'une préoccupation: marier sa nièce avec un prince étranger. Il avait fait les premières ouvertures au prince Colonna, grand connétable du royaume de Naples, et Marie l'avait accepté, lorsque la mort de Mazarin, survenue le 9 mars 1661, interrompit les négociations.

Le roi offrit, dit on, à Marie Mancini les plus riches partis parmi la plus illustre noblesse de sa cour, mais la connétable, loin de renoncer à une alliance si avantageuse, poussa si activement les démarches que le mariage eut lieu par procuration le 12 avril, un mois après la mort de Mazarin.

"Le lendemain, *par ordre du roi*, dit Guy Patin, Marie partit pour aller rejoindre son mari, emportant un million d'argent comptant."

Elle était accompagnée de son secrétaire Baudeau de Somaize, d'un oncle de son mari, l'archevêque d'Amasie, et d'une escorte de cinquante gardes, destinés autant à lui faire honneur qu'à protéger le million qu'elle emportait.

Après une première grossesse, qui fut malheureuse, la connétable mit au monde, à des intervalles assez rapprochés, trois enfants mâles, sans interrompre pour ainsi dire la vie de plaisirs à laquelle elle se livrait depuis son arrivée. Autour d'elle chacun s'efforçait de lui faire oublier la France et aimer cette Italie, où elle n'était pas venue sans quelque tristesse.

Ce fut elle cependant qui brisa cette enviable existence. Après la naissance de son troisième fils, elle jugea qu'elle avait payé un assez large tribut aux exigences du mariage et obtint de son mari qu'il ne l'exposerait plus aux dangers qu'elle avait courus pendant sa dernière couche.

Fort superstitieuse, assure-t on, Marie s'occupait d'astrologie et avait lu dans les astres qu'une nouvelle grossesse entraînerait sa mort.

Quoi qu'il en soit des motifs qui guidèrent sa singulière conduite, elle en éprouva bientôt les déplorables effets. Fidèle à sa parole, mais ne pouvant se résoudre à une continence absolue, le connétable chercha autour de lui des consolations et n'eut pas de peine à en trouver. La marquise Mutti attira d'abord son attention, puis la marquise Ruspa excita à son tour la jalousie de Marie.

Peu lui aurait importé cependant, si le duc avait conservé pour elle la même faiblesse, mais il commençait à résister à ses caprices, il s'opposait à ses continuels et coûteux déplacements. Il était jaloux, lui aussi, et ne se souciait pas de la laisser voyager sans lui.

Un jour qu'il avait formellement refusé de la laisser partir seule, elle en fut si profondément blessée que, de son propre aveu, "elle l'aurait quitté" dès ce moment là, si son ressentiment ne se fût rendu aux raisonnements de sa belle-sœur, Anna Colonna, femme de Paul Spinola, marquis de los Balbaces.

Mais cette idée folle, qui avait une première fois germé dans son cerveau, ne pouvait que s'y développer rapidement.

Après avoir hésité pendant trois années, elle prit irrévocablement le funeste parti de quitter l'Italie, son mari, ses enfants, pour courir les aventures, et le 29 mai 1672, elle s'embarquait à Gênes avec Hortense.

"Quand les cervelles de nous autres femmes se démontent, écrivait à ce sujet Mme de Scudéry, en vérité, cela ne se raccommode jamais."

Ce fut ainsi que Marie et Hortense Mancini arrivèrent à la Ciotat.

III

DROIT D'AINESSE.

Cette existence, déjà si mouvementée, de Marie Mancini, avait fait grand bruit en Europe. Didier la connaît dans ses moindres détails, comme il savait quelle répugnance de plus en plus accentuée Hortense éprouvait pour le duc de la Meilleraie.

De leur fuite, des motifs qui les y avaient poussées, elles ne lui avaient dit que fort peu de chose, mais il n'avait pas eu de peine à deviner le reste.

Evidemment la connétable comptait sur l'amour qu'elle avait jadis inspiré au roi, non pour le ramener à elle,—car pour les mêmes raisons qui lui faisaient quitter son mari elle ne pouvait pas prendre un amant,—mais pour séjourner en France, pour s'y fixer peut être, si elle en obtenait l'autorisation.

Didier savait donc parfaitement ce qui l'attendait lorsque, le lendemain matin, il chevauchait à la portière du carosse qui emportait sur la route problématique de Marseille les deux nièces de Mazarin.

Il est vrai qu'il restait libre comme l'air, que rien ne l'enchaînait à leur char et ne le forçait à les suivre au delà de ce qu'il consentait à livrer au hasard.

Quand à la conétable, si sûre d'elle-même et si enjouée qu'elle se montrât, elle n'était pas sans inquiétude sur l'accueil que ferait le roi à la lettre qu'elle lui avait adressée, avant de quitter l'Italie, et dans laquelle elle lui annonçait son prochain voyage à Marseille. Or, il y avait près d'un mois que cette lettre était partie et, au moment où elle s'était mise en route, aucune réponse ne lui était parvenue.

Aussi son premier soin, en arrivant à Marseille, fut d'aller faire visite à M. Arnoul, intendant des galères, correspondant actif de Colbert, qui la reçut avec les plus grands égards.

Il lui remit un pli cacheté, dans lequel elle trouva un passeport et une lettre de Sa Majesté, avec une autre de M. de Pomponne pour M. de Grignan, lieutenant du roi en Provence, par laquelle il le chargeait de recevoir la connétable à Aix, de l'assister de son autorité et généralement de tout ce qu'il pourrait lui offrir.

Marie montra triomphalement à Didier le précieux papier et, cinq jours après, les deux sœurs s'empressèrent d'aller à Aix.

Six gardes et un gentilhomme, envoyés d'avance par le comte de Grignan, les y accompagnèrent; le comte et la comtesse les attendaient à une lieue de la ville.

Quelque soin qu'elles eussent pris de se parer, elles étaient sans doute en assez piteux équipage, quand elles parurent devant les regards plus moqueurs que respectueux du comte et de la comtesse.

Mme de Grignan en fit, paraît-il, une si plaisante description à sa mère, que Mme de Sévigné lui répond le 20 juin:

"Au milieu de vos chagrins, la description que vous me faites de Mme Colonna et de sa sœur est une chose divine; elle réveille, malgré qu'on en ait; c'est une peinture admirable."

Il est certain que cette fugue et ses incidents romanesques avaient eu en France un grand retentissement. La duchesse de Bouillon et la comtesse de Soissons, sœurs de Marie et d'Hortense, "sont en furie contre ces folles, écrit encore Mme de Sévigné, et disent qu'il les faut enfermer. On ne croit pas aussi que le roi veuille fâcher le connétable, qui est le plus grand seigneur de Rome. En attendant, nous les verrons arriver comme Mlle de l'Etoile, l'héroïne du roman comique de Scarron."

Bien plus, ainsi que la connétable aurait dû s'y attendre, la présence du vicomte de Marsan auprès de ces deux écervelées donna lieu aux interprétations les plus fâcheuses.

Mme de Scudéry ne craint pas d'affirmer qu'elles n'avaient commis cette équipée que pour rejoindre à Marseille le chevalier de Lorraine et M. de Marsan, qui les y attendaient.

On sait ce qu'a de fondé cette méchanceté et comment Didier avait fait connaissance de la connétable, mais on ne saurait nier que le concours qu'il leur prêta pouvait singulièrement contribuer à propager cette calomnie.

Après un séjour de deux semaines à Aix, les deux sœurs partirent pour Grenoble, où elles furent reçues avec les plus grands témoignages de respect par le duc de Lesdiguières (1).

Ce n'était pas sans un gros serrement de cœur que Didier se rapprochait du Dauphiné. Un instant même il avait hésité à y suivre les deux jeunes femmes.

Cependant une force invincible l'y attirait. Que s'était-il passé depuis près de deux mois qu'il en était parti?

Pas plus à la connétable qu'à maître Lagache, il n'avait révélé les véritables motifs qui lui avaient fait quitter son pays natal, mais tous les deux avaient deviné juste en pressentant qu'un drame d'amour l'y avait contraint.

Didier avait vingt-six ans.

Il était le fils cadet du marquis de Marsan et de Cyprienne de Lantenac, appartenant tous deux aux plus vieilles familles de l'Auvergne et possédant à Saint-Marcellin des propriétés considérables.

Le marquis avait soixante-trois ans, sa femme cinquante-cinq.

Autant il était fier de son nom, autoritaire et despotique, autant elle était humble et soumise. Il la dominait si absolument qu'elle n'existait pour ainsi dire que par lui, et qu'à peine daignait-il la consulter pour la forme dans les circonstances où il jugeait à propos d'obtenir son assentiment.

Leur fils aîné, le comte Etienne de Masan, venait d'atteindre sa trentième année. De son père, il avait hérité une morgue insupportable; de sa mère, une indolence et une apathie doublées de l'égoïsme le plus abject.

Ainsi qu'il était d'usage à cette époque dans les grandes familles, c'était naturellement sur Etienne qu'en vertu de son droit d'aînesse le marquis et sa femme avaient concentré toute leur sollicitude, pour ne pas dire toute leur affection.

Etienne le savait. De bonne heure on lui avait répété que le titre et la fortune de son père lui reviendraient un jour, qu'il serait maître absolu, et que son frère Didier lui devrait la même obéissance qu'à ses parents. Aussi Etienne s'était laissé faire. On lui avait prodigué les meilleurs maîtres, dans l'espoir de faire un prodige de ce futur héritier du marquisat, tandis qu'à peu près abandonné à lui même, le pauvre cadet ne recevait des professeurs du premier-né que les rogatons du temps qu'ils avaient à dépenser.

Malgré tout, le caractère des deux frères était si diamétralement opposé, qu'il devint facile d'augurer, dès leur enfance, ce qu'il adviendrait d'eux plus tard.

Autant Etienne était paresseux, lourd, dénué d'intelligence et pétri d'orgueil, autant Didier était vif, souple, éveillé, simple et sans prétention. Autant le premier était peu sympathique—car il n'avait rien fait encore pour être détesté—autant le second était aimé de tous ceux qui l'approchaient.

De l'éducation commune qu'ils reçurent, il résulta qu'Etienne n'apprit rien, sous prétexte qu'il serait assez riche pour satisfaire tous ses caprices, tandis que Didier, grâce au besoin d'activité qui le dévorait, déconcertait tout le monde—ses maîtres eux-mêmes—par l'inconcevable facilité avec laquelle il retenait ce qu'on lui enseignait, et même ce qu'on ne lui enseignait pas.

Les exercices du corps avaient surtout pour lui un irrésistible attrait. Il s'y adonna avec la passion qu'il apportait dans tout ce qui lui plaisait.

A vingt ans, il était le meilleur cavalier et l'escrimeur le plus solide que l'on pût rencontrer à vingt lieues à la ronde. Les uns après les autres, il avait mis sur les dents tous les maîtres qu'il avait rencontrés.

Il n'avait pas pour cela renoncé à ses études. De bonne heure, ayant compris la fausse situation dans laquelle sa naissance l'avait placé, témoin des préférences manifestes dont Etienne était l'objet de la part de ses parents, il avait senti qu'il ne devait compter sur personne autre que lui pour arriver à quelque chose.

Aussi avait il travaillé avec ardeur sous la direction de ses professeurs et complété par des lectures attentives ce qu'on lui avait enseigné. A cet égard la bibliothèque de son père lui avait été d'un précieux secours, car si imposante qu'elle fût par la quantité de livres qu'elle renfermait, il n'était pas un volume, pas un manuscrit dont le jeune gentilhomme n'eût avidement feuilleté les pages.

Cette volonté persistante, jointe à la mémoire et à l'intelligence prodigieuses de Didier, porta bientôt ses fruits et justifia les prévisions que les amis de M. de Marsan avaient depuis longtemps formées sur l'avenir des deux frères.

En effet, non seulement Didier était devenu un cavalier accompli, un tireur de premier ordre, un chasseur infatigable, mais encore, sans être ce qu'on appelle un puits de science, il pouvait traiter à peu près toutes les questions qui s'agitaient devant lui et jeter dans une conversation la note de ses appréciations personnelles.

Etienne, lui, resté lourd d'allures et d'esprit, paresseux de tempérament, bouffi de graisse et d'orgueil, convaincu qu'il avait droit à toutes les supériorités, ne s'était donné que la peine de vivre et restait à vingt-cinq ans l'être la plus inutile et le plus embarrassé de ses loisirs qui fût au monde.

C'était le type de l'égoïsme le plus abject. En dehors de lui, il n'aimait rien, n'avait aucune passion—à moins qu'il ne s'agît de boire et de manger. A table, seulement, il tenait bien sa place.

De quelque indulgence que fussent animés le marquis et sa femme, ils ne pouvaient pas absolument fermer les yeux à l'évidence, quand ils comparaient l'un à l'autre leurs deux enfants.

S'ils avaient été aveuglés d'ailleurs au point de les éclairer, combien de fois on leur avait déjà dit:

"Quel dommage que Didier ne soit pas votre aîné!"

C'est qu'en effet la supériorité de leur cadet s'était si clairement affirmée qu'elle avait frappé, non pas seulement les gentilshommes qui fréquentaient au château de Saint-Marcellin, mais encore les fermiers et les paysans qui en cultivaient les terres.

Pour ces pauvres diables, envers qui Didier se montrait simple et affectueux, auxquels hommes ou femmes, garçons ou fillettes, il avait toujours un mot aimable à adresser, le dernier né des de Marsan était un Dieu. Ils se seraient fait tuer pour lui, tandis qu'ils ôtaient pour ainsi dire à regret leur chapeau devant Etienne, dont la nullité et la grossière impertinence les choquaient.

En dépit de l'estime des uns, du mécontentement des autres, la force du préjugé était néanmoins telle à cette époque que, si l'on regrettait hautement que Didier ne fût pas venu au monde avant Etienne, on s'inclinait devant les prérogatives que donnait à celui-ci son droit d'aînesse.

C'était entre ses mains que, peu à peu, le marquis de Marsan avait abdiqué son autorité.—au grand regret de ses tenanciers

Etienne exerçait cette autorité avec un despotisme, dont la jalousie que lui inspirait son frère n'était pas faite pour atténuer les aigreurs.

De même que les Athéniens s'étaient lassés d'entendre toujours appeler Aristide "le juste," de même il s'irritait d'entendre sans cesse dans toutes les bouches l'éloge de Didier.

Il lui semblait que cet encens, brûlé devant lui en l'honneur de son frère, était un vol fait à sa considération et à sa suprématie. Et toutes les fois que l'occasion s'en présentait, il ne manquait pas de rappeler à Didier qu'il était le maître.

Didier ne s'en apercevait que trop. Il n'y contredisait pas, ne se révoltait pas ouvertement, mais il enrageait.

L'inaction dans laquelle il s'usait à Saint-Marcellin lui pesait sur les épaules comme un manteau de plomb. Il aurait souhaité être utile à quelque chose, ne fût-ce qu'à sa patrie. Il rêvait d'endosser la casaque d'officier, de se battre, de voir du pays, de secouer enfin le joug sous lequel il se courbait stérilement devant son père et devant Etienne.

Plusieurs fois il s'en était ouvert au marquis et lui avait demandé l'autorisation de se rendre à Paris. Jamais le marquis n'y avait consenti.

Peut-être le vieux gentilhomme craignait-il que son fils ne fît trop parler de lui et n'accaparât l'attention au détriment de son frère aîné.

Didier s'était adressé à Etienne. Il l'avait prié d'intercéder auprès du marquis, pour qu'on lui permît de réaliser son rêve.

Etienne lui avait répondu qu'il n'était pas encore le maître, et qu'il ne lui appartenait pas de rien changer aux résolutions que son père avait prises.

Didier perdit courage. C'était l'étouffement systématique de toutes ses aspirations. Il était condamné à vivre, pauvre et obscur, sous l'éternelle et jalouse domination qu'on lui imposait.

Il s'y résigna, s'adonna passionnément à la chasse, à l'équitation, à l'escrime, à tous les exercices violents, en un mot, capables de dompter sa nature rebelle et la dévorante activité qui bouillonnait en lui.

Chez les amis de son père, il trouvait heureusement quelque consolation au chagrin qui le minait sourdement.

Là, du moins, on rendait justice à ses qualités, on partageait ses légitimes ambitions, on le plaignait de l'effacement dans lequel le confinait l'obstination paternelle.

Parmi ceux qui lui témoignaient le plus de bienveillance figurait le baron de Castellan. Il était d'ancienne noblesse, bien apparenté, et demeurait à une courte distance du château de Saint-Marcellin.

Veuf depuis trois ans, le baron se désolait de n'avoir qu'une fille, bien que, il en convenait lui même, cette fille fût une véritable perfection.

Sylviane allait atteindre sa vingtième année. Quoique par son père et sa mère, elle fût d'origine méridionale elle n'offrait à l'œil étonné aucun trait caractéristique de la race à laquelle elle appartenait.

Blonde avec des cheveux qui dorment de tons éclatants la tempe et le soleil du Midi, elle avait une peau blanche et rose, presque transparente, sur laquelle, en dépit de sa finesse, le hâle brûlant des jours d'été n'avait pas la moindre prise.

A la voir, on se serait cru en présence d'une de ces enfants du Nord, transplantée par le hasard, à ce [illegible] et sa froideur apparente [illegible] dans un pays qui n'était pas le sien.

Cependant il suffisait de l'examiner avec attention pour ne pas trop se fier à ces indices trompeurs. Ce n'était pas [illegible] nature [illegible], assurément, que [illegible] plus [illegible] éclairé par deux yeux [illegible] la vivacité donnait à ce [illegible] un éclat étincelant.

Ce [illegible] cette bouche aux lèvres pleines [illegible] ce menton légèrement [illegible] par lequel se terminait l'ovale irréprochable de son adorable visage, indiquaient au contraire, en même temps que beaucoup d'énergie, une extrême impressionnabilité et une richesse de sang en parfaite harmonie, cette fois, avec les générosités de son origine.

Aussi, lorsque mourut sa mère, s'attacha-t elle à ce que le baron ne s'aperçut d'aucun changement dans ses habitudes. Sans bruit, sans effort, elle prit la direction de son intérieur avec un tel tact et une si bienveillante autorité que M. de Castellan n'eut à s'occuper d'aucun détail.

A part le vide que la mort venait de creuser autour de lui, pas la plus petite modification ne s'était opérée dans sa manière d'être. Une autre fée avait remplacé celle que Dieu avait rappelée à lui.

M. de Castellan en conçut pour Sylviane une affection beaucoup plus vive qu'il n'en avait éprouvé jusqu'à ce jour—car, si j'avais eu un fils, se disait-il, ce n'est pas lui qui aurait si gentiment remplacé sa mère auprès de moi. Par malheur, il ne pourra pas la garder éternellement auprès de lui. Elle était en âge de se marier. Tôt ou tard elle serait aimée, elle aimerait, et, ce jour là, il serait bien obligé de se séparer d'elle!

S'en séparer! Et pourquoi? Ne pouvait-il pas rencontrer un gendre qui consentît à demeurer avec lui? N'était-il pas assez riche pour se contenter au besoin d'une modeste fortune, pourvu que ce gendre apportât un nom sans tache et fût issu de bonne famille?

Mais oui! c'était là que reposaient le bonheur de sa fille et la tranquillité de sa vieillesse. Dieu merci! il y avait assez de place dans son château pour y loger un ménage, pour y voir naître et grandir ses petits-enfants.

Il ne se pressait pourtant pas de réaliser la combinaison qu'il avait imaginée. Aux complications qu'un mariage aurait fait surgir, il préférait encore la vie tranquille qu'il menait auprès de sa fille.

—Il sera toujours temps de s'en occuper quand son cœur aura parlé, se disait il.

Et il attendait sans impatience, car déjà deux ou trois partis s'étaient offerts et Sylviane les avait refusés.

Il se flattait que cet état de choses pouvait durer quelques années encore. Il se trompait.

Sylviane et Didier se connaissaient depuis l'enfance. Tantôt chez le marquis, tantôt chez le baron, ils avaient grandi ensemble dans le parc des deux châteaux, à un âge où ces sortes de jeux ne tirent pas à conséquence.

Cependant, quand on les sépara plus tard, pour leur donner à chacun une éducation digne de leur naissance, ils conservèrent tous les deux [illegible] leur ancienne intimité un souvenir dont le temps ne parvint pas à [illegible] la vivacité.

Peut être auraient ils oublié, comme tant d'autres, ces [illegible] d'extrême jeunesse, s'ils ne s'étaient jamais revus, mais les relations d'amitié qui unissaient leurs deux familles les mirent si fréquemment en présence que rien n'effaça de leur mémoire les folies qu'ils avaient commises autrefois, au grand air, au bon soleil, en toute liberté

C'était toujours avec le même plaisir qu'ils se retrouvaient [illegible] le baiser amical des [illegible] jusqu'à ce qu'on leur fit observer, quand Sylviane eut atteint sa [illegible] année, qu'ils étaient trop grands à présent pour s'embrasser et se tutoyer.

Ce fut une première maladresse, car cela les força à se regarder d'un autre œil qu'ils ne l'avaient fait jusqu'alors, en même temps que cela éveilla dans les [illegible] tout un monde de pensées nou[illegible].

D[illegible] fait [illegible] commençait [illegible] cavalier accompli. Sylvia[illegible] que douze, mais sa nature [illegible] déjà des rondeurs indiqu[illegible] que si elle n'était pas femme encore [illegible] tarderait pas à le devenir.

Dès lors elle considéra Didier, non plus comme un camarade de jeunesse, mais comme une sorte de fruit défendu, avec lequel les familiarités dont elle était coutumière lui étaient désormais interdites. Elle étudia ses formes, son visage, le compara aux autres jeunes gens qui l'approchaient, et fut obligée de reconnaître que nul, parmi ceux-là, n'était en état de rivaliser avec lui sous le rapport de la beauté du visage, de l'élégance et du caractère.

Maintes fois elle l'avait vu donner de sa force et de son adresse des preuves étonnantes. Partout elle entendait dire que personne ne savait mieux que lui manier un cheval, suivre un sanglier aux abois, tirer l'épée, le fusil ou le pistolet.

Et tous les éloges qu'on faisait de son ami d'enfance lui réjouissaient dix fois plus le cœur que si ces compliments se fussent adressés à elle même.

De tous côtés, en effet, on établissait devant elle entre son frère et lui une comparaison qui tournait nécessairement tout entière à son avantage. On regrettait en toute sincérité que le titre et la fortune du marquis de Marsan fussent réservés à ce soliveau d'Etienne, tandis que Didier serait forcé de se contenter du modeste apanage que son père, ou son aîné, consentirait à lui donner.

Toutes ces plaintes, tous ces regrets étaient si réellement l'écho de la vérité, que Sylviane se sentait émue pour le pauvre déshérité de la plus tendre pitié.

C'est souvent de la pitié que naît l'amour dans le cœur des femmes.

Quant au jeune vicomte, il admirait la transformation rapide qui s'opérait tous les jours dans les allures de Sylviane.

Plus rien ne restait en elle de l'espiègle enfant qu'il avait connue jadis. Chaque jour, à mesure qu'elle se formait, il découvrait en elle une perfection nouvelle.

A seize ans, elle était si belle que ce n'était qu'un long cri d'admiration sur son passage, quand elle allait faire ses dévotions à l'église, ou quand, accompagnée de sa mère, elle visitait la cabane d'un pauvre malade, pour lui prodiguer ses soins et lui porter son aumône.

Un tel sourire ensoleillait son radieux visage, qu'il semblait que sa présence fût une bénédiction pour la misérable chaumière dans laquelle elle était entrée.

De même, dans toutes les réunions où elle se montrait, c'était sur elle qu'en dépit de sa simplicité et de sa modestie se concentraient tous les regards.

Que de fades compliments on lui débitait déjà! Combien elle trouvait gauches et empruntés tous ces jeunes gentilshommes d'alentour, qui s'empressaient maladroitement à sa rencontre ou essayaient sur elle la puissance de leur regard fascinateur.

Didier n'était ni si bavard ni si prétentieux, lui. Lorsqu'il la rencontrait,

(1) C'est dans une biographie de la connétable par M. Ch.-L. Livet, parfaitement étudiée, et publiée dans le No 8 de *La Revue politique et littéraire* que nous avons recueilli la plupart des détails qui précèdent sur l'histoire de Marie Mancini et de ceux que nous donnerons plus tard.